

'A propos de la femme Orientale. [un coup d'œil
rétrospectif]

① Je tiens tout d'abord à présenter mes respectueux hommages aux honorables citoyennes et citoyens du Liban, qui ont conçu l'idée et pris l'initiative d'organiser (« La Ligue Sociale Démocratique féminine ») dans la noble intention patriotique de « propager l'esprit social parmi les femmes et les orienter vers le relèvement du pays »; La ligue m'a comblé d'honneur en me demandant mon opinion personnelle sur (la femme Orientale), par écrit.

Je n'ai pas voulu décliner cet honneur et je suis heureux de pouvoir contribuer - si modestement soit-il - à l'œuvre si importante et si utile de la ligue par cet article qui représente, dans ses grands traits, mon opinion personnelle. Cette opinion est fondée sur l'observation attentive des faits que j'ai dû contrôler ensuite par une expérience suivie et patiente durant toute ma vie.

(La femme orientale), comme sujet choisi pour un article est bien embarrassante; ces deux mots ne représentent en réalité qu'une idée abstraite ayant une signification très vague et indéfinie. Elles suggèrent à l'imagination plusieurs types de femmes qu'il est fort malaisé de bien connaître. Ainsi donc, j'exprimerai mon opinion sur la femme orientale que je connais bien mieux que ses sœurs lointaines et étrangères.

Toutes les questions importantes concernant la femme surgissent aussitôt qu'elle fut considérée comme un membre

(2) indispensable de la société humaine, comme une épouse et mère de famille et par conséquent comme la source unique des générations humaines qui se succéderont continuellement dans l'avenir. etc. etc, toutes ces questions, dis-je, avaient été librement et vivement discutées pendant les trente dernières années du dix-neuvième siècle, et plus violemment encore vers sa dernière décade; elles s'étaient dressées devant les philosophes, les humanistes, les sociologues et tous les penseurs soucieux du bien être du genre humain en général comme de graves problèmes impérieux, exigeant une solution tant soit peu plausible, sans beaucoup trop de retard.

Les questions essentielles de ce qu'on est convenu d'appeler (le féminisme) avaient été librement discutées et vivement débattues, — pour la première fois je pense! — durant les trente dernières années du dix-neuvième siècle, et plus violemment encore dans ses deux dernières décadés, surtout en Angleterre. C'était l'âge d'or du libéralisme, et ce libéralisme politique était l'écllosion naturelle des grandes idées fécondes, conçues et exprimées par les grands génies du dix-huitième siècle, illuminé par l'espoir radiant d'une démocratie qui devait naître dans un avenir prochain. Cette espérance avait couvé sous un siècle de labeur intellectuel —

(13) tuel et d'effort moral et donna naissance au dix neuvième siècle. Ce siècle fut en effet illustre par des découvertes surprenantes et des réformes hardies, incomparablement supérieures à celles de tous les siècles précédents.

J'ai pensé qu'il serait préférable et beaucoup plus instructif et attrayant de vous montrer, par un procédé narratif, la genèse de mon opinion personnelle sur le féminisme et la femme orientale, au lieu de vous présenter en quelques phrases sèches dénuées de tout sentiment et de tout signe de vie, cette même opinion sous une forme fossilisée.

Eh bien... J'ai eu la chance d'être en (1888), un jeune étudiant de dix neuf ans, plein d'enthousiasme, épris de libéralisme, bien préparé pour la lutte par des études préalables assez bien faites à l'école d'administration civile à Stamboul. J'avais déjà connu par leurs œuvres quelques penseurs et quelques écrivains politiques de premier ordre parmi les contemporains. Deux philosophes anglais surtout avaient captivé mon intelligence par deux petits ouvrages qui firent époque pendant ces temps là: L'un, est John Stuart Mill, qui fut un très grand philosophe, savant économiste, homme politique, qui outre ses grands ouvrages sur la philosophie générale, la logique, l'économie politique et

(4) et le gouvernement représentatif, etc.. Il avait fait paraître un tout petit ouvrage (sur la liberté) en 1859, et un autre (sur la sujétion de la femme) en 1869. L'autre est le fameux philosophe anglais, fondateur de la philosophie évolutionniste, qui a produit une série d'ouvrages systématiques, traduits en toutes les langues civilisées; Penseur foncièrement libéral qui avait écrit ~~à~~ à (22) ans déjà des articles pour la défense de (l'individu contre l'état). Ces trois petits livres que j'avais connus dans ma jeunesse et qui avaient captivé toute mon âme, avaient eu un retentissement dans tout le monde civilisé. Ils représentaient et illustraient dignement et fidèlement le généreux libéralisme de l'ère de la Reine Victoria, comme on appelait alors cet âge d'or de l'Angleterre qui couvre les soixante dernières années du XIX^{ème} siècle. Les grands penseurs qui furent un peu partout en Europe les promoteurs de ce mouvement irrésistible de réveil, avaient, par leurs ouvrages, façonné mon intelligence et formé mon caractère selon les exigences d'un libéralisme intégral, qui voulait réformer ~~et~~ toute institution, sans exception. Dans la question de l'affranchissement complet de la femme et la défense de ses droits, tout aussi bien que dans l'abolition de l'esclavage et de la traite des nègres, et dans la défense de la libre pensée, le libéralisme anglais, allait jusqu'au bout et directement au but, sans aucune réserve même

5) par respect pour la Religion d'Etat.

Toutes ces conditions sociales et ces circonstances politiques, et ce libéralisme à outrance, avaient créé, alors, un terrain exceptionnellement favorable pour le féminisme militant, mis en action par la fameuse (Emmeline Pankhurst). Cette femme très énergique et terriblement audacieuse, qui fut à la tête de ce mouvement était issue du peuple. Bien convaincue, comme elle l'était, de la validité et de la justesse de sa cause, elle la défendait avec un acharnement et avec une véhémence qui ne reculaient devant aucun danger, et ne craignaient aucune punition. Elle avait aussi le don de la parole; elle enflammait les cœurs, et les gagnait à sa cause par la ferme conviction qu'elle leur inspirait. Elle a été arrêtée plusieurs fois au cours de sa lutte et fut même condamnée une fois à trois ans de travaux forcés pour l'inculpation d'avoir fait sauter la maison du fameux Lloyd George à Walton.

Je suivais toutes les péripéties de ce mouvement avec beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme dans ma jeunesse, avant ~~soixante~~ ^{trente} ans à peu près.

Pendant ces temps là - c'est-à-dire avant Mrs Pankhurst - la femme Anglaise en général, et même la plus honorable lady de la haute Aristocratie,

6) n'avait pas le droit de vote, dans une démocratie qui avait sa (Magna Charta) depuis (1215). La femme anglaise si riche et noble soit-elle, perdait aussi toute sa richesse et sa propriété avec le mariage, il lui était absolument défendu de mettre le pied au Parlement, tandis que son valet pouvait voter et posséder ou léguer sa propriété, et son témoignage était accepté à la cour de justice etc. Cependant, il faut noter ici le fait qu'aucune femme au monde n'était aussi respectée et aussi dignement et gentiment traitée que la femme anglaise chez elle. Il est vrai que l'anglais était dans sa vie conjugale, comme dans ses relations mondaines et sociales un mari très poli et respectueux, un homme très bien élevé, bref, un vrai gentleman. Mais depuis la lutte acharnée de Mrs E. Pankhurst et sa plaidoirie incendiaire pour (l'affranchissement de la femme), la femme anglaise en général, ne voulait plus être l'objet de ce traitement chevaleresque; cette politesse formaliste, lui paraissait être inspirée par un sentiment de pitié pour une faible créature, ou simplement par condescendance envers une personne inférieure. Dans les deux cas, cette politesse avait l'air d'une insulte polie ou déguisée. La femme anglaise voulait être simplement libre et égale en tout

Point à l'homme. Voilà tout.

Bout en suivant attentivement l'évolution de ce mouvement qui menaçait d'ébranler les assises de l'ancienne organisation familiale et sociale en Angleterre et dans toute l'Europe, je considérais avec beaucoup d'intérêt la situation conjugale, sociale légale, morale et économique de la femme turque en Turquie et dans l'Asie centrale. Je savais bien que sous le Régime monarchique, la femme turque de la haute société chez nous, vivait comme une belle chatte d'Angora dans le luxe, l'opulence et le confort pour ne rien faire, dans des palais et des résidences magnifiques, et quelques une d'elles, avec d'autres rivales légitimes, ou des (odalisques), c'est-à-dire des concubines achetées, et dans l'ignorance la plus complète des événements du monde extérieur. Malgré cette situation, il y avait des exceptions. Nous pouvons mentionner des femmes très remarquables et excessivement bien élevées et intelligentes qui se signalèrent, sous le Régime monarchique, comme poète, écrivain et érudit; elles ont laissé une renommée durable dans l'histoire littéraire et culturelle de la Turquie.

La bourgeoisie turque menait certainement une meilleure vie, par ce que ~~la~~ la femme - soi disant bourgeoise en Turquie - s'occupait du ménage et de ses enfants, aidait son mari autant qu'elle le pouvait. Elle s'occupait

8 de la cuisine de la couture, et malgré tout ce travail elle avait assez de loisir pour visiter souvent ses voisines, assister à des réunions, des dames exclusivement, où l'on veillait, on faisait de la musique et on dansait. Les petits garçons y étaient admis, et je me rappelle très bien de cette vie joyeuse par mon expérience personnelle. La bourgeoise turque pouvait aller librement au bazar, aux bains publics, à la mosquée, aux invitations, et chez ses voisines sans aucune invitation ou avertissement préalable surtout pendant la nuit, avec une lanterne qu'un domestique, ou le jeune garçon de la famille portait à la main, tout à fait comme chez les anciennes grecques du temps de Socrate. Il était bien rare de voir la polygamie troubler la vie paisible et contente de ces familles de la petite bourgeoisie. Quant à la femme du peuple vivant dans la capitale, et celles beaucoup plus nombreuses vivant dans l'Anatolie travaillaient beaucoup, et plusieurs d'entre elles travaillaient comme une bête de somme. Les femmes pauvres des grandes villes trouvaient toujours quelque chose à faire. Je n'ai jamais vu nulle part en Turquie, la misère noire que j'ai constatée avec horreur et effroi dans les grandes villes de l'Europe. Il est vrai que certaines parties de l'Anatolie sous la monarchie était bien pauvre; on y voyait quelquefois une femme attelée avec une vache à la char-

(9) Une, par ce que son mari ne possédait qu'une seule vache pour cultiver son lopin de terre. Elle ne s'en ~~plaignait~~ plaignait guère, cela lui paraissait tout naturel pour aider son mari à accomplir l'œuvre commune de la vie. Elle était brave cette femme et puis si pauvre qu'elle fût, elle n'était pas misérable: elle avait sa chaumière son petit jardin, quelques arbres fruitiers etc. D'ailleurs jamais personne n'est morte de faim dans l'Anatolie. Il est vrai que la polygamie était beaucoup plus fréquente chez les pauvres de cette catégorie que chez les cultivateurs plus ou moins aisés. La raison en était cependant bien simple: c'est que la femme travaillait beaucoup et rapportait quelque chose de plus, tandis que son mari passait la plupart de son temps au café à bavarder avec ses semblables. Ces gens là prenaient deux ou trois femmes à la fois, tout à fait comme s'ils achetaient trois chèvres ou trois bêtes de somme en plus; mais en général la femme du cultivateur en Anatolie travaillait simplement pour aider son mari et pour le maintien de sa famille. Elle était certainement soumise à son mari, mais elle était bien la maîtresse de sa maison. Ses occupations étaient plus dures et plus fatigantes que la petite bourgeoise, ou la pauvre femme du peuple vivant dans les grandes villes. Comparativement sa vie était peut-être meilleure, car presque

TRV TRAM
KOROMANCI PASIV
No 278.912.1

(10) chaque individu était un petit propriétaire ne dépendant de personne mais de son travail; presque tout individu se mariait au meilleur moment de sa belle jeunesse et sa femme collaborait pour la vie commune. Elle fait la cuisine, le pain, le fromage, et prépare d'avance la provision de l'hiver; elle réserve quelques heures de sa vie très laborieuse à tisser, tricoter, confectionner et raccommoder les habits de tous les membres de la famille. Elle s'occupe des animaux domestiques, de la basse-cour. elle porte au marché de la petite ville voisine du lait, du beurre, du fromage, des œufs et des fruits et des étoffes qu'elle avait tissés pour les vendre. Elle laboure le ~~des~~ champs avec son mari, elle sème, elle fauche, elle récolte; et malgré tout ce travail épuisant, elle a quelques loisirs qui lui font goûter les plaisirs de la vie. Les récoltes des fruits et surtout les vendanges en Anatolie sont des fêtes véritables et solennelles auxquelles tout le monde prend part avec gaieté, et tout le monde goûte la joie de vivre.

Avant ces malheureuses grandes guerres, il n'y avait pas de fabriques, des mines, et par conséquence, pas de chômages, pas de grèves et d'autres soucis aussi. En certaines saisons tout le monde travaillait indépendamment et puis on chômait sans aucun souci du lendemain. La femme non musulmane et les musulmanes vivaient sous les mêmes conditions à peu près, et se contentaient de très peu pour être heureuses. J'ai constaté que la femme du

11

peuple au Liban et en Syrie vit à peu près dans les mêmes conditions, elle prépare son boulgoure et son (dipse دبسه) et son pain et tout tout à fait comme la nôtre; elle est seulement triste d'être séparée - et quelque fois à jamais - de son mari, de son fils ou d'un autre membre de la famille, qui va se perdre dans un coin du nouveau monde, et la laisse sans soutien au monde. Il est vrai que le turc ne voyage pas, il aime vivre et mourir auprès des siens, puisque son pays lui donne, avec le moindre effort ce dont il a besoin pour vivre tranquillement. Mais la femme turque est tout aussi malheureusement condamnée à la séparation et au veuvage, par ce que les guerres successives et chroniques dévastèrent toujours le beau pays d'Anatolie depuis à peu près trois siècles, et surtout dans la grande guerre. Une très grande partie du Folk-lore turc, - que j'ai étudié avec beaucoup d'intérêt et de sympathie - est composé des chants imprégnés d'une mélancolie nostalgique très touchante, et ces chants sont l'œuvre des mères, des épouses et des fiancées qui ont perdu pour toujours leurs enfants, leurs époux et leurs bien-aimés.

Si je pouvais disposer du temps et de l'espace à mon aise, je serais heureuse de vous donner des beaux exemples de la poésie lyrique populaire tout à fait turque; je vous donnerai ici la traduction littérale

(12) du premier (quatrain ~~ط~~) d'une chanson composée par une de ces jeune veuves de l'anatolie, vouée au ~~deuil~~ deuil et à la désolation pour avoir perdu à la guerre son jeune époux. Ces malheureuses restent toujours inconnues.

(Eghine) est en ruine, le rossignol n'y chante plus.

Mon (Aga) est bien loin, ma main ne peut l'atteindre
J'ai voulu payer un courrier, mais le courrier ne ~~va~~ pas si
Refrain: (loin.

Viens, mon Aga, viens!... ~~mon~~ mon bel Aga, ~~viens~~ viens
et retourne si tu veux!

Mes larmes coulent, essies les et retourne si tu veux!

J'avais recueilli cette chanson de la bouche ete..

d'une mendiante qui la chantait dans les rues de Stamboul.
Il est à remarquer ici que la femme qui avait composé
cette poésie appelle (Aga) son mari; et aga veut dire
Maître. Eghine est une ville assez considérable de l'a-
natolie. Il paraît qu'elle est la ville natale de la veuve.

La musulmane considère son mari, en effet comme
son maître, par ce que le Kor'an dit (que les hommes sont
supérieurs aux femmes الرجال قوا على النساء), puisqu'ils sont des
supports pour elles. Mais la femme n'est pas sa servante.
Tous ses droits essentiels sont mentionnés ~~et~~ dans le
Kor'an et garantis par des dogmes inébranlables. Il
me serait difficile de vous donner un aperçu même

Sommaire sur cette importante question. Je me con-
 tenterai pour le moment, de vous dire, qu'ayant été
 nommé par le gouvernement Ottoman comme membre
 permanent et rapporteur représentant la Turquie au Con-
 gres Universel des Races tenu à Londres (en Juillet 26-
 29, de l'année 1911), j'avais fait trois discours, et dans
 le deuxième j'avais parlé des droits de la femme mus-
 limane consacrés et garantis par le Kor'an, et j'avais été
 longuement applaudi. Mon très regretté ami, l'illustre
 littérateur et poète arabe Suleymân Al Bostani, qui
 était membre honoraire, était ce jour là le Président
 honoraire du Congrès.

Voilà pourquoi, je tiens à ~~vous~~ ajouter quelques
 considérations ici, pour signaler une grave erreur dans
 l'attitude prise par Mrs E. Pankhurst, et toutes les
 suffragettes qui la suivirent dans cette lutte de l'af-
 franchissement de la femme Anglaise.

Comme un penseur sincèrement libéral, je ne
 pouvais qu'admirer l'initiative généreuse et le cou-
 rage de cette femme extraordinaire à tous les points
 de vue. Sa cause était juste, elle l'a bravement
 gagnée, la nation Anglaise, lui a exprimé sa recon-
 naissance, en érigeant sa Statue sitôt après sa mort.

(1A) Mais sa véhémence plaidoirie a mis l'homme aussi bien que la femme dans une fausse position en mettant l'une devant l'autre comme deux ennemis irréconciliables, tandis qu'à mon avis, inspiré par la science l'homme et la femme, considérés du point de vue biologique et sociologiques, ne peuvent même pas être considérés comme des individus complets et indépendants, ils doivent être considérés comme les deux moitiés d'une ~~une~~ unité sociale. Ces deux moitiés sont complémentaires, c'est-à-dire l'une complète l'autre pour créer la vie humaine. Car non seulement une société composée d'hommes ou de femmes, ne pourrait jamais garantir la vie sociale et la génération individuelle, mais une pareille société serait inconcevable, par ce qu'il est évident que tout homme aussi bien que toute femme est le résultat naturel de l'union d'une femme et d'un homme.

Les suffragettes avaient, à un moment donné, formulé leur idéal, en disant: (qu'était-ce la femme dans le passé?... Rien!... Que sera-t-elle dans l'avenir? Tout!)
Je n'ai pas besoin de vous dire simplement que

(15)

dans le passé la femme n'était qu'une femelle, et dans l'avenir elle sera certainement une femme encore, et pas autre chose, si la Nature n'a pas fait une erreur en ~~créant~~ créant une monstruosité; la femme sera toujours femme, mais une femme respectée ~~et~~ étant douée de tous les pouvoirs créatifs pour égaler l'homme dans tous les domaines de l'activité de la vie intellectuelle, politique et sociale, elle aura et doit avoir tous ses droits pour égaler en tout point l'homme, tout en restant femme, telle que la Nature l'a faite. Cela n'empêchera pas qu'elle soit une Madame Currie, ou une Mme Sophie Kowalewsky ou tant d'autres grands génies qui ne le cèdent en rien aux plus grands hommes du monde.

Il ne faut donc pas oublier que la Nature a faite la femme pour jouer un rôle ou accomplir un devoir qui est tout à fait différent de celui qu'un homme peut accomplir. La maternité est la plus sacrée des fonctions que la femme seule peut faire, et l'humanité doit une plus grande reconnaissance à la mère qu'au père.

Il ne faut jamais oublier, qu'il n'y a rien de plus hideux que l'homme effeminé et la femme hom-